

LETTRE XLVI

Saint Paulin avait traduit de grec en latin les oeuvres de saint Clément. Rufin ayant vu cette traduction, et la trouvant peu conforme à l'original, en donna avis à notre saint, qui convint ne savoir point parfaitement le grec; et il prie Rufin de le lui apprendre. Cependant il le conjure de lui envoyer l'explication des bénédictions que Jacob donna aux douze patriarches, ses enfants.

Paulin, à mon cher frère Rufin.

Quoique les lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire, soient très courtes, elles n'ont pas laissé de me donner beaucoup de satisfaction; et elles ont fait à mon égard, ce que la rosée fait dans une terre sèche, au défaut des ruisseaux, et des fleuves. Je les ai lu avec plaisir, parce qu'elles viennent de vous, et qu'elles m'ont été rendues par le serviteur de ces chers enfants, que la charité nous rend communs.

Néanmoins, elles m'ont donné de l'inquiétude, en m'apprenant que vous n'êtes point encore certain du lieu de votre demeure; et si vous ferez le voyage de Rome.

Je prie Dieu qu'il vous donne une parfaite tranquillité de cœur, et d'esprit; afin que j'aie autant de joie de votre calme, et de votre repos, que j'ai de déplaisir de votre agitation. Si Dieu vous fait enfin connaître ses intentions, et que vous soyez résolu de me venir voir, vous me ferez plaisir de m'en écrire au plutôt; afin que je puisse me réjouir par avance, de la satisfaction, et du bien spirituel que je recevrai de votre présence.

Pour ce qui regarde l'avis que vous me donnez, par un effet de cette tendre amitié, qui vous porte à m'aimer comme vous-même, et à m'exhorter à une plus sérieuse étude de la langue grecque, je conviens que cette étude m'est nécessaire; mais je n'y pourrai réussir, si Dieu ne me fait la grâce de jouir longtemps de votre conversation. Car quel profit pourrai-je faire dans une langue, qui m'est presque inconnue, si je n'ai un maître qui me l'enseigne ?

Je crois qu'en lisant la traduction que j'ai faite des oeuvres de saint Clément, vous aurez remarqué mon peu de capacité, et d'érudition, en ce que j'ai traduit plusieurs endroits, plutôt selon le sens que j'ai conçu, ou que j'ai deviné, que selon les paroles. Je connais en cela le grand besoin que j'ai de jouir longtemps, de votre présence, afin que vous suppléiez à ma pauvreté, par l'abondance de vos richesses; et qu'étant affamé, je puisse recueillir avec avidité les miettes, qui tomberont de vôtre table.

Pendant que je vous écrivais ces lignes, j'ai jeté les yeux sur ce passage de la Genèse, qui nous représente la bénédiction, que Jacob donna à Juda, et comme j'y trouve de la difficulté, je me sers de l'occasion présente pour vous en demander l'éclaircissement.

S'il est donc vrai que vous m'aimez autant que vous le témoignez, mandez-moi ce que vous pensez de cette bénédiction; et si vous croyez qu'il y ait du mystère, faites-moi la grâce de me le faire connaître, et de m'en écrire votre sentiment. Sur tout, expliquez-moi, je vous prie, ce que ce saint patriarche a voulu dire par ces paroles : *Il liera son ânon à la vigne, et le petit de son ânesse au lierre.* (Gen 49,11) Dites-moi quel est cet ânon, et ce petit de l'ânesse, et pourquoi il dit que l'un sera lié à la vigne, et l'autre au cilice, ou au lierre.

VCO